

L'héritage d'Alfredinho

par Michel BAVAREL,* Genève

Né à Berne, le père Frédy Kunz, Fils de la Charité, appelé affectueusement Alfredinho au Brésil, n'est jamais sorti de la «file des exclus». Il est décédé le 12 août 2000, mais la Fraternité du Serviteur souffrant, qui s'est formée autour de lui, «petite et mal fichue», s'efforce de suivre le même chemin que lui.

«**C**haque année, la Fraternité de Santo André (banlieue de São Paulo) prépare une soupe. C'est une soupe délicieuse, vendue 2 reais l'assiette (moins de 2 francs), avec des tranches de pain de ménage, une tisane et le droit de se resservir. Le bénéfice va à la caisse des pèlerinages et des retraites. On vend aussi, à cette même fin, de l'artisanat confectionné en commun chaque dernier dimanche du mois. C'est encore l'occasion, pour la Fraternité, de présenter son message à la communauté, à travers des chants, des danses et du théâtre. Cependant, cette année, une personne nous a proposé d'intervenir auprès du directeur d'un centre commercial, pour qu'il nous offre une énorme quantité de légumes, de bonne qualité. Quelle a été notre réponse ? Formés à croire dans la force du partage du peu que possède chacun, nous avons, avec délicatesse, refusé ce don. Sont arrivés, dans les mains du peuple humble et pauvre de la Fraternité, des courgettes, des pommes de terre, des choux... Résultat : deux grosses marmites de soupe. C'est la petite contribution de chacun pour décorer la salle, préparer la soupe, la servir, laver la vaisselle, qui nous a unis. (...) Nous qui avons vécu tout près d'Alfredinho devons faire comme lui

qui avait pris la décision sérieuse d'agir seulement avec des moyens pauvres.»

Ces lignes sont extraites d'un texte en portugais, paru à Noël dans *Visitation*, le bulletin de la Fraternité au Brésil. Frédy Kunz privilégiait en effet ces «moyens pauvres», dans un monde de technologie et de productivité, pour ne pas s'éloigner de ceux au milieu desquels il a toujours vécu. Car il n'a jamais eu à choisir la pauvreté comme une option. Il est né en 1920 dans une famille ouvrière qui, du Jura helvétique (Frinvillier, au-dessus de Bienne), a dû émigrer à Arbois, dans le Jura français, pour des «raisons économiques».

Il a quitté l'école à treize ans pour faire un rude apprentissage de cuisinier («ça marchait à coups de gifles dans la figure et de coups de pied au derrière»), est devenu un militant de la JOC, puis a passé cinq ans en Autriche comme prisonnier de guerre. A son retour de captivité, il est entré au séminaire pour vocations tardives et a été ordonné prêtre dans la congrégation des Fils de la Charité, vouée à l'évangélisation

* Journaliste, Michel Bavarel est l'auteur d'un livre récemment paru : *Si vous saviez la joie des pauvres. Frédy Kunz*, Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 246 p.

du monde ouvrier. Cependant, rien, pas même la considération attachée au ministère sacerdotal, ne l'a tiré de la «file des exclus».

On fait référence ici à une phrase venue sous sa plume : «Comme Jésus à son baptême, je suis entré dans la file des exclus, des publicains, des victimes de la prostitution, pour ne plus en sortir.» Il était pour lui tout naturel de partager leur sort. Au Québec, où il a été envoyé peu après son ordination, il a quitté le presbytère pour s'installer dans un taudis. A Crateús, la petite ville du Nordeste du Brésil où il a débarqué en 1968, il a été appelé à donner les derniers sacrements à Antonieta, une jeune prostituée atteinte de tuberculose. Il s'est alors dit que ce qui avait été bon pour elle devait l'être pour lui, et il a élu domicile dans sa baraque. Quand, vingt ans plus tard, il a rejoint une équipe des Fils de la Charité à Santo André, dans la banlieue ouvrière de São Paulo, on l'a vite retrouvé dans une autre baraque, au cœur de la favela Lamartine.

Une civilisation d'austérité

J'ai séjourné à plusieurs reprises dans cette baraque avec Frédy (et aussi, les dernières années, avec Nara,¹ une Brésilienne, membre de la Fraternité, qui l'a accompagné dès lors que son état de santé ne lui permettait plus de vivre seul). Ce qu'on pourrait décrire comme un hall d'entrée abritait, d'un côté, la «cuisine» et les sanitaires et, de l'autre, la chambre à coucher-bureau : une pièce d'environ deux mètres cinquante sur un mètre cinquante. C'est le coin qu'occupait Alfredinho. Il est vrai qu'il était de toute petite taille et avait horreur de s'encombrer. Au-delà, il y avait la chapelle - quatre mètres sur cinq - qui servait aussi de salle à manger ou de dortoir en cas de besoin.

C'est là qu'avait lieu - et qu'a toujours lieu - chaque mardi, à 15 heures, une rencontre de «spiritualité de la libération»,

animée, à tour de rôle, depuis une douzaine d'années, par des habitants de la favela. Ceux-ci sont également chargés de préparer une soupe consistante, afin que les participants - vingt, trente ou plus - ne repartent pas le ventre creux. Une soupe devenue fameuse : celle dont on parle plus haut en est, en quelque sorte, l'écho.

Quand il ne prêchait pas une retraite ou ne passait pas ses journées et ses nuits avec les «souffrants de la rue» (en guise de cadeau pour son 75^e anniversaire, il a demandé à son évêque la permission de vivre dans la rue),² Alfredinho menait une existence toute simple dans cette baraque-chapelle dédiée à Nossa Senhora Aparecida, la patronne du Brésil. Il lisait son bréviaire, célébrait l'eucharistie, écrivait (il entretenait une correspondance considérable), cuisinait sur son feu de bois de récupération. Il n'avait nullement perdu la main et vous préparait d'excellents röstis.

Il touchait une modique pension et se montrait d'une souveraine liberté vis-à-vis de l'argent. Il appelait de ses vœux une «civilisation d'austérité», librement consentie, seule capable à ses yeux d'assurer les besoins essentiels des six milliards d'habitants de la planète, sans porter une atteinte excessive à l'environnement.³

Et, dès sept ou huit heures du matin, c'était le défilé des visiteurs. Du voisinage, mais aussi de loin parfois. On entrait dans la chapelle pour faire soigner une entaille, confier ses peines et ses joies, prier ou demander une prière (nul besoin d'être catholique pour cela) ou seulement pour être là. Chacun se voyait offrir une tasse de café, un morceau de pain et surtout une profonde attention. «Alfredinho traitait chacun, riche ou pauvre, avec le même respect ; on avait l'impression d'être l'unique objet de son affection», a-t-on souligné après sa mort. Avec une prédilection pour les exclus, ceux qui n'ont même pas accès aux communautés ecclésiales de base, qui n'intéressent personne, parce qu'ils sont inefficaces.



Frédy Kunz, entre Salvino et Dom Fragoso, ancien évêque de Crateús.

Lui-même a affirmé un jour : « Si j'étais venu à Santo André seulement pour connaître le cœur d'un homme, celui de Salvino par exemple, cela en vaudrait déjà la peine. Je n'aurais besoin de rien d'autre pour justifier ma présence à Lamartine. » C'était sa façon de mettre en évidence la dignité de la personne humaine à travers un Salvino, qui a vécu dans la rue, en proie à l'alcoolisme et à la misère, mais qui, aujourd'hui, fait chaque lundi une heure d'adoration à la chapelle.

Leurs blessures nous guérissent

Voilà, en effet, la « mission » de la Fraternité du Serviteur souffrant, née autour d'Alfredinho, durant son séjour dans le Nordeste :⁴ « Restaurer, dans l'être humain blessé, l'image et la ressemblance de Dieu. » Même si cela peut l'accompagner (et, de fait, l'accompagne parfois), c'est encore plus fondamental qu'une sortie de la

misère ou une promotion sociale. Comme l'exprimait une Teresinha qui récupère des détritrus dans la ville de Curitiba : « Avant d'entrer dans la Fraternité, j'étais une chiffonnière. Maintenant, je suis une chiffonnière et un être humain. » Teresinha est aujourd'hui la coordinatrice de ceux qu'on appelle les « permanents de la prière » de la Fraternité pour le sud du Brésil.

Durant sa captivité en Autriche, Frédy avait côtoyé des prisonniers politiques, astreints à transporter des pierres sur des caves à bière où l'on fabriquait des fusées, pour les renforcer contre les bombardements. « C'était des squelettes. Il y avait de la terreur sur leur visage. J'ai passé des heures à méditer, pour essayer de comprendre. J'avais l'impression d'une immense représentation de la Passion du Christ », m'a-t-il dit.

Cette expérience a amené Frédy à mâcher et remâcher les quatre « chants » du second Isaïe (que la liturgie de la Semaine sainte nous propose). « C'est dans

les chants du Serviteur de Dieu que Jésus a découvert sa mission. Il est le Serviteur souffrant par excellence. Et aujourd'hui, il continue sa passion et sa résurrection dans la chair des pauvres humiliés, rejetés, conduits à l'abattoir. Ce sont ces pauvres qui purifient notre humanité dégénérée par la consommation, le luxe, le gaspillage, la sexualité débridée, la violence. Ce sont leurs blessures qui nous guérissent. Si notre monde de stupidités et d'horreurs ne sombre pas, c'est grâce à ces serviteurs souffrants. Leur esprit de résistance, leur aptitude à pardonner peuvent convertir celui qui détient le pouvoir et l'argent, celui qui est victime des faux dieux du monde matérialiste. Quand le pauvre, plongé dans ce mystère sans le savoir, acquiert l'intelligence de ce qu'il vit, quelque chose naît, parce que la vocation du Serviteur souffrant n'est pas de rester éternellement écrasé. Il porte une espérance. Quand Isaïe parle au milieu des captifs, il pressent une libération.»

Vous avez là un exemple de la manière dont Frédy «prêchait» les chants du Serviteur. C'était son unique message, décliné sur divers modes, à partir de ce qu'il lui était donné de vivre. Avec, pour corollaire, la non-violence évangélique. «Il ne faut jamais désespérer de la conversion de l'oppresser», disait-il. Son arme favorite : le jeûne, seul capable de chasser un certain genre de démons (Mt 17,21).

Si, dans la force de l'âge, aiguillonné par son zèle apostolique, il pouvait se montrer impatient, ces dernières années il s'était apaisé, proférant surtout des paroles d'encouragement. Il définissait ainsi son rôle dans la Fraternité : s'émerveiller. Et il ne se départait jamais de son humour, un humour d'homme du peuple, simple et plein de gentillesse. Il n'aimait rien tant que faire le clown, jouant son rôle dans des «dramatisations» dont il se servait comme moyen pédagogique. S'il a médité toute sa vie sur la souffrance, ce n'était pas

pour s'y complaire. «On n'entre pas dans la Fraternité pour souffrir, disait-il, mais pour être heureux.»

Une chose insignifiante

S'il en imposait, sans le vouloir, par sa manière radicale de vivre l'Évangile, Frédy vous mettait tout de suite à l'aise par un accueil fraternel. Il ne se comportait nullement comme un gourou et rejetait tout fanatisme à son égard. «Quand on lui demandait : *Qui est Alfredinho ?* il répondait : *Une chose insignifiante !*» lit-on encore dans le texte cité au début de cet article. Aujourd'hui, il incombe à ceux qui ont été ses proches de transmettre le témoignage de sa vie et son message, sans tomber dans l'adulation. «Nous ne pouvons pas lui imposer après sa mort la gloire et le pouvoir qu'il a si bien su récuser au cours de son existence.»

Après son décès, Tânia, une femme de Santo André, répliqua ceci à un interlocuteur qui se demandait si la Fraternité pouvait subsister sans lui : «Nous ne sommes pas les disciples d'Alfredinho, mais de Jésus-Christ !» En janvier 2001, une septantaine de délégués, réunis pour une retraite dans le Nordeste, furent interrogés sur la participation de la Fraternité à un éventuel processus de béatification de Frédy - auquel certains songent déjà au Brésil. Aucune voix ne s'est élevée en faveur d'une telle participation. Non pas que l'on nourrisse des doutes sur la sainteté d'Alfredinho, mais pour ne pas quitter le chemin d'austérité, d'humilité et de simplicité qu'il a indiqué. Et aussi pour respecter sa volonté : il disait que les vertus de tel ou tel habitant de la favela, de tel ou tel souffrant ignoré devaient être reconnues avant les siennes. On peut encore craindre qu'un processus de béatification amène à regarder vers Alfredinho, plutôt que de voir Jésus présent dans les serviteurs souffrants d'aujourd'hui.

De même, à Santo André, la Fraternité a résisté au projet de conseillers municipaux de donner le nom d'Alfredinho à une - modeste - place, située à l'entrée de la favela Lamartine. L'initiative partait d'un bon sentiment, mais heurtait la sensibilité de ceux qui avaient été ses voisins et amis. Ils s'exprimèrent ainsi : «Ce n'est pas ce que nous avons appris avec le père Alfredinho. Il voulait se cacher dans la vie du peuple. Nous l'avons vu parcourant nos sentiers, avec son sac sur le dos, ses tongs, son chapeau de paille, donnant sa bénédiction. Et l'on voudrait maintenant mettre son nom sur une plaque de rue... Ce n'est pas possible ! Personne ne va tirer Alfredinho d'auprès de nous pour l'installer sur une place !»

On invita les politiciens à une rencontre de «spiritualité de la libération» à la chapelle, sur ce thème, cher à Frédy : «La Fraternité toujours plus vers le bas». Il fut finalement proposé que cette place soit baptisée «Place de la marche de la paix», en hommage à la procession organisée deux fois l'an par la Fraternité. Une procession qui passe par les endroits de la favela où ont été commis des actes de violence.

«Une fois de plus, commentera Nara, Alfredinho a ainsi quitté le devant de la scène. Nous voulons être honnêtes avec lui et avec les pauvres d'aujourd'hui. Nous continuons d'aimer l'Alfredinho que nous avons connu et pas un autre. Nous n'avons pas le droit de faire surgir un Alfredinho qui irait dans le sens du triomphalisme, avec le risque de nous promouvoir nous-mêmes.»

M. B.

¹ C'est Nara qui a écrit les lignes citées au début de cet article.

² Il l'a fait durant plusieurs mois, puis sa santé ne le lui a plus permis.

³ Frédy Kunz a participé à la préparation d'une retraite de la Fraternité, qui a eu lieu après sa mort, en janvier 2001, sur le thème : «Nous allons ensemble accueillir les cieux nouveaux et la terre nouvelle, sans compétition et sans violence, par les chemins de l'austérité».

⁴ Elle s'est depuis répandue dans une douzaine d'Etats du Brésil, en Equateur, au Québec et dans trois ou quatre pays d'Europe.

«Qu'as-tu fait de ton frère ?» (Gn 4,9)

La question signifie : comment une société aussi avancée que la nôtre peut-elle laisser perdurer de telles plages de pauvreté et abandonner autant de gens dans des situations inhumaines ? Dans cette perspective, l'attention aux plus pauvres prend alors un autre sens et invite les chrétiens à devenir les avocats de ceux qui n'ont rien et même à être la voix des sans-voix. Un chrétien ne devrait pas avoir la conscience tranquille tant qu'il n'a pas fait tout son possible pour réduire les causes de la pauvreté. (...)

Nous sortons d'une époque où la sécularisation a été très à la mode et dans cette perspective, la foi reste une affaire privée, ce qui signifie qu'elle n'est pas vitale pour la société. (...) La sécularisation a surtout servi les classes moyennes qui ont accès à l'informatique, à Internet, aux jeux bancaires mais elle n'a presque rien fait pour réduire les zones de pauvreté. Si la sécularisation endort, qui va réveiller ? Je crois que la foi chrétienne peut le faire quand elle stimule l'attention des gens au sort du frère qui souffre.

Albert Rouet

La chance d'un christianisme fragile
Bayard, Paris 2001, p. 152.